Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 19 (1951)
Heft: 1

Artikel: La vocation du bonheur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567434

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA VOCATION DU BONHEUR

Fragment d'un roman en préparation
par ***

«La route, concrète évasion de tous les âges!» Ces huits mots étaient tout ce qu'en vingt minutes j'avais trouvé en guise d'exorde à ma composition de classe. Derrière moi, une place restait vide. Rogard avait «séché» la dernière épreuve préparatoire avant le bac.

J'étais incapable de concentration. Machinalement, je lisais et relisais l'inscription qui figurait au tableau noir, en lettres régulières et distinctes: «Dressez un panorama de toutes les évasions poétiques que vous connaissez, du romantisme à nos jours. Distinguez les tendances, marquez les oppositions. Enfin, répondez à la question: qu'y a-t-il de commun entre elles?»

Sitôt la classe finie, je courus à la recherche de mon camarade, mais sans succès. Sa bicyclette avait disparu. Il était introuvable.

Rogard était de quelques mois mon ainé. Il était un peu plus grand que moi, mince, avec des saillies osseuses sous ses vêtements étriqués. Son visage irrégulier s'amincissait vers un menton volontaire, mal rasé. Sous les paresseuses ondulations d'une épaisse chevelure noire, ses traits ressortaient avec la vigueur immobile, mais aussi avec l'impénétrable paleur d'une statue. Son regard était insaissable. Mais par instants, il s'accrochait au mien avec l'éclat sombre de la passion intimidée.

Je le connaissais depuis la sixième. Dans ses gestes, dans ses paroles, il avait une brusquerie, une maladresse qui lui était propre, qui soudain s'arrêtait, suspendue dans l'air, comme une phrase qu'on n'ose terminer, interrompue après une virgule. Ce qui en lui me fascinait, c'était ses silences, cette part encore inexprimée de lui-même.

Je le voyais tous les jours. Bien qu'il fût d'un milieu beaucoup plus simple que le mien, je le préférais à tous mes camarades de lycée. Jamais il ne me serait venu à l'esprit qu'un jour sa présence pût manquer à la fresque mouvante de ma petite existence quotidienne. Le voisinage de quartier, les classes, nos goûts, tout nous rapprochait sans que j'y eusse jamais prêté la moindre attention. Mais son inexplicable disparition, jetait un jour nouveau sur nos relations. Elle créait un vide intolérable. Quelque chose que je ne soupçonnais pas m'avait été arraché. Ce soir là, je ne pus m'endormir.

Ma chambre à coucher était la seule au rez-de-chaussée. Elle donnait sur le jardin. Etendu sur le dos, les veux ouverts, j'écoutais les bruits familiers de la nuit, essayant de tromper ainsi mon indéfinissable inquiétude.

Or, soudain j'entendis gratter sur le bois de mes contre-vents clos, comme le faisait mon chien lorsqu'il s'était attardé passé l'heure à courir je ne sais quelles aventures canines. Mais Perry, le fox-terrier, était sagement étendu sur la descente de lit. Toutefois, il avait relevé la tête, et poussait de petits gémissements en regardant vers la fenêtre. Un éclair me traversa la mémoire. La seule personne étrangère à la maison que le chien n'avait jamais aboyée, c'était Rogard. Perry en savait plus long que moi sur les affinités électives.

D'un bond, je fus debout. Sans bruit, j'ouvris les battants, et Rogard

enjamba l'appui. Perry gémissait toujours. Il s'était dressé contre la jambe de mon ami, et étirait ses deux pattes de devant sur le coutil grossier du pantalon. Rogard l'écarta, d'une tape bienveillante.

— «Recouche-toi, Colo! Tu prendrais froid», me dit-il, avec sa brusquerie habituelle. J'obéis, touché qu'il se préoccupât de ma santé, toujours un peu délicate.

Il s'assit au pied du lit, ôta ses souliers, remonta une jambe, talon contre fesse, croisa ses avant-bras sur le tibia, et posa son menton sur son genou, comme sur un support. Il se taisait. Une forte odeur de garçon remplissait la chambre. Ca sentait la route de campagne, le cuir écorché, le lainage importun à ce grand corps nerveux, qui n'aspirait qu'à l'effort prolongé ou à l'immobilité concentrée.

Perry s'était allongé à son pied. En Rogard, mon chien avait reconnu son maître. Moi, je n'étais que son propriétaire. Cette différence, je venais seulement de la comprendre. Mais je n'en éprouvais aucune jalousie, parce que je venais de comprendre aussi, au voluptueux apaisement de mon cœur, qu'en retrouvant Rogard il n'y avait rien que je ne lui eusse donné. J'ignorais d'où il émergeait. Mais cela importait peu. J'avais la preuve à présent — l'intensité de sa silencieuse présence au pied de mon lit m'en apportait la certitude — que ses retours le mèneraient vers moi, d'abord. Je pouvais attendre. Un jour, c'est à moi, le premier, qu'il parlerait.

Il remua. Je compris aussitôt qu'il allait s'étendre à côté de moi. J'entr'ouvris les couvertures pour l'accueillir. Mais d'un geste saccadé, il les rabattit sur moi et m'en couvrit jusqu'au cou. Il était tout habillé. Son long corps s'allongea contre le mien, en tendant fortement l'étoffe de la literie. Il était étendu sur le dos. Son visage était si près du mien que j'en sentais la chaleur contre ma joue. Imperceptiblement, je tournai un peu la tête, évitant avec soin que mon souffle ne l'effleurât. Il semblait dormir. Ses traits, dans la nuit, avaient la très vague luminosité du marbre.

Je suis resté longtemps à le regarder, sans bouger. Mon cœur était plein d'une fierté grave, d'une tendresse, d'une sérénité que je n'avais jamais connus. Il me semblait qu'un miel tiède et puissant coulait dans mes veines détendues.

Lorsque je m'éveillai, le petit-jour filtrait par les contre-vent entrebaillés. Rogard n'était plus là. Perry non plus. Un instant j'eus l'impression qu'un maillot de glace m'étranglait tout le corps. Mais l'odeur de mon ami était encore dans la clambre. En roulant ma tête sur l'oreiller abandonné, je retrouvai, encore claud, le creux que la sienne y avait laissé. Je croyais respirer son épaisse chevelure, et bientôt m'emporta le tourbillon capiteux des rêves matinaux.

En classe, il était à sa place. Pas un geste, pas un mot. Mais, l'espace d'une seconde, son regard sombre et passioné m'enveloppa tout entier, avec l'absolue franchise d'une possession totale. Je sentis tout mon être fondre dans l'embrasement de cette aspiration farouche, avec la radieuse ivresse de l'abandon. Puis, comme deux guillotines, ses paupières s'abattirent sur ses prunelles incandescentes. Le maître venait d'entrer.

Pendant les jours qui suivirent, les mêmes habitudes de toujours nous réunirent ou nous séparèrent. Il ne fut jamais question entre nous que de choses tout à fait ordinaires. Je savais seulement que samedi nous partirions ensemble à bicyclette et que nous ne rentrerions que lundi matin pour la classe de mathématiques.